

assez évident pour engager le cultivateur à tenter aucune amélioration.

Pendant que la France éclairée ne voulait appartenir qu'à la classe oisive, aux gens de robe ou d'épée, la classe éclairée en Angleterre, s'enrichissait dans le commerce, l'industrie et l'agriculture, contribuant à donner à l'Angleterre cette supériorité réelle et durable qu'elle a toujours eue et qu'elle aura longtemps.

Pendant qu'en France les grands seigneurs et les grandes dames fuyaient le séjour des campagnes et les véritables jouissances qu'elles donnent, pour aller dépenser leurs fortunes et s'enivrer des plaisirs décevants des villes et de la cour; les Anglais de toute classe, enrichis dans le commerce et l'industrie, quittaient les villes pour les campagnes. Pendant que la France s'amusa, l'Angleterre s'enrichissait: la France, éternelle par les plaisirs, abandonnait ses colonies, l'Angleterre mettait tous ses soins à en acquérir de nouvelles dans l'intérêt de son commerce et de sa grandeur. Pendant que la France, insouciant de la misère et des libertés du peuple, et peu inquiète de l'avenir qu'elle se préparait, se courbait servilement sous le joug odieux des tyrans, l'Angleterre s'occupait de l'éducation du peuple et de ses libertés. Pendant que l'Angleterre s'enrichissait avec la devise que le travail anoblit, la France s'appauvriissait et s'énervait, avec le principe contraire; mais comme l'oisiveté est la mère de bien des vices, et que la littérature se modèle sur l'état de la société; de là d'un côté, cette littérature immorale, ce cynisme effronté des Rabelais, des Brantôme, etc.; de vice doré et fashionable des de Musset, des Dumas, des Sue, des de Kock, des Gauthier, des Murger et de tant d'autres. Trouverait-on, dans ces romans, parmi les peintures de la vie sociale, rien de semblable à ce que nous présente avec autant de prodigalité que de charme et de vérité, la littérature anglaise?

Ce qui est vrai de la France est un peu vrai de nous aussi; comme la France nous n'avons pas donné à l'agriculture, au commerce et à l'industrie, l'importance et la considération qu'ils méritent. Nous ne retrouvons pas en nous, l'image vraie de l'homme des champs, le type de ces agriculteurs, si rares parmi nous, si communs en Angleterre, qui par leur éducation, leur instruction, leur position sociale, ne sont étrangers à aucun sentiment élevé, insensibles à aucun plaisir délicat, sans être étrangers aux soins positifs de leur état. En Angleterre et surtout aux États-Unis, on cherche à élever tous les citoyens par l'éducation, ici comme en France, on met une barrière infranchissable entre eux, laissant toute l'éducation d'un côté et rien de l'autre.

Et quelle est la cause de tout cela, si ce n'est en grande partie le système d'éducation! N'avons-nous pas, comme en France, une surabondance d'instruction classique en haut, et absence d'éducation pratique dans les écoles élémentaires? Comme eux, ne donnons-nous pas, directement ou indirectement, une grande préférence aux arts libéraux? Comme eux, ne discréditons-nous pas l'agriculture, le commerce et l'industrie? N'entendons-nous pas à chaque instant dans nos villes, dire avec mépris: "C'est un commerçant, son père est commerçant ou cultivateur?" Ces distinctions existent et seront inévitables tant que l'instruction, au lieu d'être le partage du plus grand nombre, ne sera le partage que d'une petite classe de privilégiés.

En outre de cela, ne pense-t-on pas que l'instruction classique, l'étude presque exclusive des anciens, laisseront chez l'enfant, l'impression de ce qu'il aura étudié? D'ailleurs, le but de toute éducation n'est-il pas de faire naître chez l'élève, par la lecture ou l'étude de certains ouvrages, la notion des idées qui y sont émises? Plus encore, pourrait-on faire en sorte que l'élève ne se format point à ces idées, mais alors l'enseignement serait un contre-sens; on mettrait l'enfant en contact avec des idées qu'on ne voudrait pas qu'il adoptât, ce serait une tâche bien difficile, un risque certain, inutile.

Ainsi, par exemple, le commerce était regardé, dans l'antiquité, comme une chose vile; chez les Romains il inspirait du mépris, la loi Flaminia défendait le commerce aux patriciens, aussi le commerce était-il le partage exclusif de classes, reléguées par cela même, au dernier rang de la hiérarchie sociale. Ne pense-t-on pas que ces idées, ces préjugés contre le commerce qui existent encore parmi nous et qui existent plus encore en France, ne soient nés de l'étude des anciens, en familiarisant l'élève aux idées et aux mœurs de la civilisation grecque et romaine? Je n'hésite pas à le croire. N'était-ce pas encore à cause de ces préjugés que les premiers économistes ont jeté, dans le domaine des idées, ces notions vagues et funestes, contre ce qu'ils appelaient la stérilité du commerce et de l'industrie? Ces préjugés ont existé et existeront encore, tant que nous n'aurons pas changé notre système d'enseignement. Ne pourrait-on pas, avec raison, attribuer en grande partie au mode d'enseignement, l'infériorité actuelle des races latines? La France, qui en était le dernier boulevard, vient de tomber dans un rang secondaire à la suite de l'Espagne et de l'Italie.

Quant à nous, si nos idées ont quelque peu changé depuis quelques années sur le commerce et l'industrie, nous devons plutôt l'attribuer à notre contact avec les étrangers. Mais même aujourd'hui, il n'est pas rare d'entendre dire que commercer soit déroger. Pense-t-on qu'avec de telles idées, les capitalistes s'empresseront de donner leur concours à des entreprises utiles et lucratives pour notre pays? Ne voit-on pas très souvent des fils de commerçants, dédaignant l'occupation qui a enrichi leur père, quitter et tarir pour eux et pour la société la source de profits que procurait leur industrie?

Il y a longtemps que l'Angleterre et les États-Unis se sont affranchis des mêmes préjugés; aussi quelle prospérité et quelle grandeur le commerce, l'industrie et l'agriculture n'ont-ils pas données à ces nations? C'est une erreur généralement répandue ici, que les professions commerciales ne nécessitent aucune étude sérieuse, que le succès n'est que l'effet du hasard, ou de circonstances heureuses, que le commerce ne peut s'enseigner dans un établissement d'éducation, et que cette étude ne peut se faire que dans un établissement de commerce, par la pratique des affaires. Cela est vrai à un certain point de vue, c'est-à-dire que personne ne peut devenir un bon commerçant sans l'expérience pratique; mais en même temps il est incontestable que toutes choses égales d'ailleurs, celui qui aura eu l'avantage d'une étude intelligente et rationnelle du commerce, ne tardera pas à acquérir une grande supériorité relative dans les emplois qui lui seront confiés, et qu'il sera bientôt en état de diriger une entreprise; tandis que celui qui n'aura pas eu les mêmes avantages, languira longtemps dans les positions secondaires, et ne parviendra qu'avec grande peine et avec beaucoup de temps à acquérir les connaissances générales, et encore n'y aura-t-il que les plus studieux et les plus appliqués qui se frayeront un passage à travers ces difficultés sans nombre accumulées sur leur route; ils arriveront peut-

être, mais trop tard et avant de pouvoir jouir du bien qu'ils auront amassé.

Combien n'en voit-on pas, même parmi ceux qui ont réussi qui manquent non-seulement des connaissances générales que doit avoir tout commerçant, mais encore des diverses connaissances indispensables à toute bonne gestion, telles que: les notions des matières les plus usuelles de l'industrie, de la mécanique, de la chimie, de l'économie industrielle et commerciale, des notions élémentaires du droit civil et commercial. N'entendons-nous pas tous les jours, des gens qui se sont enrichis dans le commerce, et que leur propre succès en est la preuve, tout comme s'ils avaient réussi à cause de leur ignorance et non pas malgré leur ignorance? N'entendons-nous pas tous les jours des pères de famille dire; mon fils aîné a des talents, je vais le mettre au collège, quand au cadet, comme il a la tête dure et que le grec l'ennuie, je le mettrai dans le commerce? S'il y en a un troisième, et qu'il ait la tête encore plus dure, on le mettra cultivateur.

Si toute l'habileté dans le commerce consistait comme on le croit souvent, à acheter à bon marché et à vendre avec le plus de profits possible, il ne serait pas nécessaire d'avoir, ni une instruction spéciale ni une grande intelligence, mais il n'en est pas ainsi. Pour acheter et vendre dans les meilleures conditions, il faut tenir compte d'une foule de circonstances, se livrer à une foule d'opérations qui demandent, en outre des connaissances ordinaires, des connaissances spéciales qui donnent une grande supériorité à ceux qui les possèdent, telles sont: la connaissance parfaite de sa langue et de quelques langues étrangères, (vivantes) connaître les systèmes monétaires des différents pays; savoir raisonner une opération de change. Si le commerçant faute de cette instruction est à la merci d'un teneur de livres, pourra-t-il comprendre aussi bien sa situation, améliorer ses affaires ou en prévenir de mauvaises?

Le commerçant vendant et achetant, ayant des rapports avec des associés ou des sociétés, transigeant des affaires de toutes sortes, se trouvant compris dans des faillites, ne doit-il pas connaître les lois qui le regardent de plus près, afin d'éviter des pertes, une catastrophe peut-être? Ne doit-il pas non plus connaître les éléments de la chimie et de la physique, l'histoire naturelle, les usages et les provenances de tout ce qui rentre dans l'industrie, la géographie commerciale, c'est-à-dire la position, la production, le commerce des différentes villes et des différents pays?

Ne doit-il pas aussi connaître les éléments de l'économie politique et plus spécialement de l'économie commerciale ou industrielle; savoir: comment la société vit par le travail en créant la richesse; connaître la signification exacte de ces mots que l'on rencontre si souvent, tels que: échange, concurrence, libre-échange, protection, prohibition, emprunts publics, population, misère, socialisme, change, agiotage, numéraire?

Ne peut-on pas aussi enseigner sur quelles bases reposent les sociétés: dire ce que sont les différentes formes de gouvernement, expliquer la constitution de son pays, comment se fait l'administration et le service public; toutes choses qu'il est fort utile de savoir et qu'il faut bien du temps pour comprendre quand on les apprend par soi-même et par lambeaux, sans savoir même où les trouver. Un mode d'enseignement bien entendu pourrait facilement donner des notions élémentaires sur toutes ces choses, le principal, n'étant pas, tant de faire de l'élève un savant pendant son éducation que de lui donner la clef de toutes choses utiles et de le mettre en état de se faire lui-même son éducation.

Toutes ces connaissances sont utiles au commerçant, et elles s'acquerraient difficilement derrière un comptoir. Avec ces connaissances, non-seulement le commerçant acquerra plus sûrement l'aisance et la fortune, mais il acquerra de plus une position sociale plus enviable que celui qui n'aura acquis que la fortune: enfin il sera un citoyen intelligent, utile et honorable.

Nous avons bien quelques institutions commerciales, mais elles ne sont pas encore ce qu'elles devraient être, où si elles le sont, l'engouement des classiques les prive de l'encouragement qu'elles devraient avoir.

Pour montrer quelle énorme différence nous sépare de l'enseignement tel qu'il est donné en Prusse, quel cas on en fait et de quel respect on entoure ceux qui s'y livrent, je citerai le rapport de M. Shuttleworth, publié dans un journal anglais de Montréal. "Pendant mes voyages dans les différentes provinces de la Prusse, je fus en communication journalière avec les instituteurs, j'eus toutes les occasions favorables d'observer l'esprit qui les animait, et d'entendre l'opinion que le "pauvre avait d'eux; je trouvai une grande association d'hommes instruits, courtois, polis, moraux, travaillant avec un enthousiasme réel parmi les classes les plus pauvres de leurs concitoyens, "je les trouvai entièrement dévoués à leurs devoirs, orgueilleux de leur profession, unis ensemble par un puissant lien de fraternité. "Tenant des conférences continues dans le but de discuter toutes espèces de questions ayant rapport à la conduite de leurs écoles. "Les instituteurs en Prusse sont respectés par toute la société, à qui toutes les classes sont redevables des premières notions de leur éducation et dont la bonne conduite et la respectabilité intéressent vivement et le peuple et le gouvernement. Je ne puis m'empêcher d'apprécier hautement quel respect inspire cette admirable association de 28,000 instituteurs et quel bien ils peuvent produire dans ce pays."

"Comme le caractère d'une nation dépend presque entièrement de l'éducation de la jeunesse, combien est-il essentiel au bien-être moral et par conséquent à la grandeur d'une nation, que la profession d'instituteur assure à ses membres une parfaite satisfaction et commande le respect du pays."

Il est aisé de voir par ce court extrait, que ce tableau serait loin de s'appliquer à nous, et qu'en définitive, ce pourrait bien être là le secret de la grandeur actuelle de la Prusse.

Si l'on veut se convaincre que notre mode d'enseignement est vicieux, qu'il n'est pas calculé pour donner le goût de l'étude, que l'on jette un coup-d'œil sur les premiers, second et troisième readers qui se trouvent dans toutes les écoles, soit aux États-Unis, soit en Angleterre, soit à Ontario, et que l'on se rappelle quels livres les remplacent chez nous et après cela, il n'y a personne qui ne comprenne pourquoi les Canadiens n'ont pas le goût de l'étude, le goût de s'instruire? Tout, dans ces readers est calculé pour instruire l'enfant, en excitant son intérêt et sa curiosité; tout est entremêlé avec art pour lui donner une foule de connaissances, sans produire la monotonie et c'est si bien le cas, que l'homme instruit trouvera dans ces livres de quoi l'intéresser et le distraire. La religion, la morale, l'utile et l'agréable y ont une large part; tout tend à développer les meilleurs instincts du cœur, les qualités du citoyen; tels que: l'amour du travail, les vertus civiques, le bonheur domestique, l'amour filial et fraternel. Aussi, tout le monde sait lire, et lit; on ne se demande pas si celui qui est parvenu aux premiers

rangs dans la société, a suivi un cours classique, s'il a appris le grec et le latin. On sait que l'éducation qu'il a reçue quelque élémentaire qu'elle ait été, lui a donné la clef de toutes les connaissances utiles et que s'il est parvenu à une situation, il ne lui a fallu qu'être intelligent et lire.

A Ontario et aux États-Unis tout le monde prend un grand intérêt à l'éducation; l'école du village est le point de mire, la grande occupation des intéressés. Tous les journaux s'occupent d'éducation, chaque numéro contient l'article, *Educationals*.

Si nous n'améliorons pas notre système d'éducation, l'industrie n'aura peut-être, mais elle se fera sans nous, nous ne participerons que faiblement aux bénéfices qu'elle pourra donner; au lieu d'être les maîtres de l'industrie, nous n'en serons que les humbles serviteurs; les populations qui nous entourent, Anglais, Américains, seront les seuls à en tirer les meilleurs bénéfices.

Nous nous plaignons tous les jours que notre pays est pauvre parce qu'il n'y a pas d'industrie, cela n'est vrai qu'en partie, car Ontario a su prospérer dans les mêmes conditions que nous.

L'industrie, même avec tous les avantages possibles se développera avec lenteur, tant que notre éducation sera vicieuse. Nous avons bien un marché avantageux pour l'écoulement de nos bois dans l'Amérique du Sud. Les États-Unis le font avec avantage depuis longtemps, avec notre propre bois, qu'ils y envoient manufacturé, après avoir payé vingt par cent. Cependant malgré que cela soit à la connaissance de tout le monde, personne ne s'y aventure.

Nul doute que le développement de notre pays se fera, si notre industrie à une occasion de naître, mais elle serait déjà plus avancée si nous avions cette éducation pratique, et lors même qu'elle naîtrait, elle naîtrait sans nous, qui ne connaissons pas l'économie industrielle, laisserions à d'autres le soin de la développer.

Dernièrement, M. Tassé, de la *Minerve*, faisait l'excellente suggestion de donner en prix aux élèves nos ouvrages de littérature Canadienne; ne pourrait-on pas pareillement, dans les écoles de campagne, donner en prix des livres d'agriculture, tels que ceux de Hubert Larue, de M. Ossaye, de James Smith, le livre aux 100 louis d'or, par Picherie-Dunan, etc. Ces moyens sont simples et efficaces, je ne pense pas qu'il faille un grand effort de la part de nos législateurs pour les trouver et il y en aurait bien d'autres.

Avant de tant essayer à connaître ce qui se passait du temps des Grecs et des Romains, essayons donc à connaître notre siècle et à en étudier ses besoins? Avant d'étudier les lois barbares de Mino et de Lycourge, étudions donc notre constitution, nos lois et les ressources de notre pays? Avant de se meubler la tête du fatras des faits historiques, mythologiques et fabuleux de l'antiquité, étudions donc mieux l'histoire contemporaine et du Canada? Avant d'être Grecs ou Romains, soyons donc de notre siècle? Étudions la civilisation avant la barbarie, les préceptes humanitaires et moraux du christianisme, avant les préceptes tyranniques et la dépravation déifiée des payens, nous aurons tous à y gagner et peu à perdre.

Bien des personnes comprennent parfaitement les inconvénients et les remèdes que je signale et pourraient les montrer au public avec bien plus de talent, de connaissances et d'autorité que moi, mais après quelques tentatives, on se lasse, on croit avoir tort d'avoir raison trop tôt, et l'apathie gagne tout le monde quand on reproche à la jeunesse d'être trop ardente et de trop s'aventurer, l'apathie générale qui règne dans ce pays doit être son excuse.

En venant encore parler d'éducation, ce n'est pas que je demande une réorganisation immédiate, je viens humblement à titre d'éclaircisseur, indiquer la marche que nous devons suivre, telle que je crois la comprendre; marche que nous suivrons inévitablement dans un avenir plus ou moins éloigné; plus éloigné, si personne ne vient indiquer les réformes à exécuter, car les réformes ne viennent pas d'elles-mêmes; il faut en parler longtemps d'avance, crier d'abord dans le désert, jusqu'à ce que l'idée pénètre dans tout le corps social; il en a été ainsi de toutes les réformes.

Depuis vingt-cinq ans que nous nous escrimons en luttes souvent futiles, n'aurait-on pas pu empêcher l'émigration? Fallait-il attendre si tard pour ouvrir les yeux et chercher un remède? N'avons-nous la perspicacité de voir le mal que lorsqu'il est arrivé? N'était-il pas à craindre qu'en attendant trop tard, le malade ne recouvrerait jamais une santé parfaite? Le plus important n'est pas de faire de nous un long pays, mais un pays prospère avant tout, suivant ce principe vrai en agriculture et non moins vrai en politique, que "augmenter le sol en profondeur vaut mieux que de l'augmenter en superficie; qu'on n'est pas riche en proportion de l'étendue de terre qu'on possède, mais du revenu qu'on en retire." En favorisant l'agriculture, l'industrie et le commerce, on augmente de même un pays en profondeur et cela vaut mieux que de l'augmenter en superficie; non que je veuille blâmer l'agrandissement de notre pays, mais seulement pour montrer, que les questions qui amèneront plus directement sa prospérité, doivent primer l'agrandissement territorial.

There must be something perfectly wrong in the Province of Quebec, disait un des délégués d'Ontario à la chambre de commerce, avec le flegme et la justesse d'observation qu'on leur connaît, oui, c'est quelque chose de parfaitement wrong c'est l'éducation.

EDOUARD RICHARD.

Princeville de Stanfold, 29 février 1872.

L'INDUSTRIE DES PÊCHERIES.

Nous donnons avec plaisir insertion à la correspondance suivante:

M. le Rédacteur,

Depuis longtemps on parle de l'état déplorable des affaires et du manque d'industrie dans la Province de Québec, et principalement dans la cité de Québec, faute de capitaux d'abord et ensuite d'énergie. Cependant, nous avons en notre pouvoir la plus belle exploitation que l'on puisse désirer. Plusieurs milliers d'individus ont déjà accumulé des fortunes colossales en peu d'années, avec de l'esprit d'entreprise et de l'énergie. Je veux parler de l'exploitation de nos pêcheries en général, mais plus particulièrement de la pêche à la morue, parce qu'elle est la plus facile à exploiter, vu que son moyen d'exploitation est facile à atteindre à cause du peu de capitaux qu'elle exige.

Mais il me semble vous voir sourire d'incrédulité à la lecture de ma lettre et vous poser cette question: où prendre des capitaux? Et bien, je dis qu'il ne faut pas être sorcier pour trouver ces capitaux. Un moyen bien simple de les trouver,